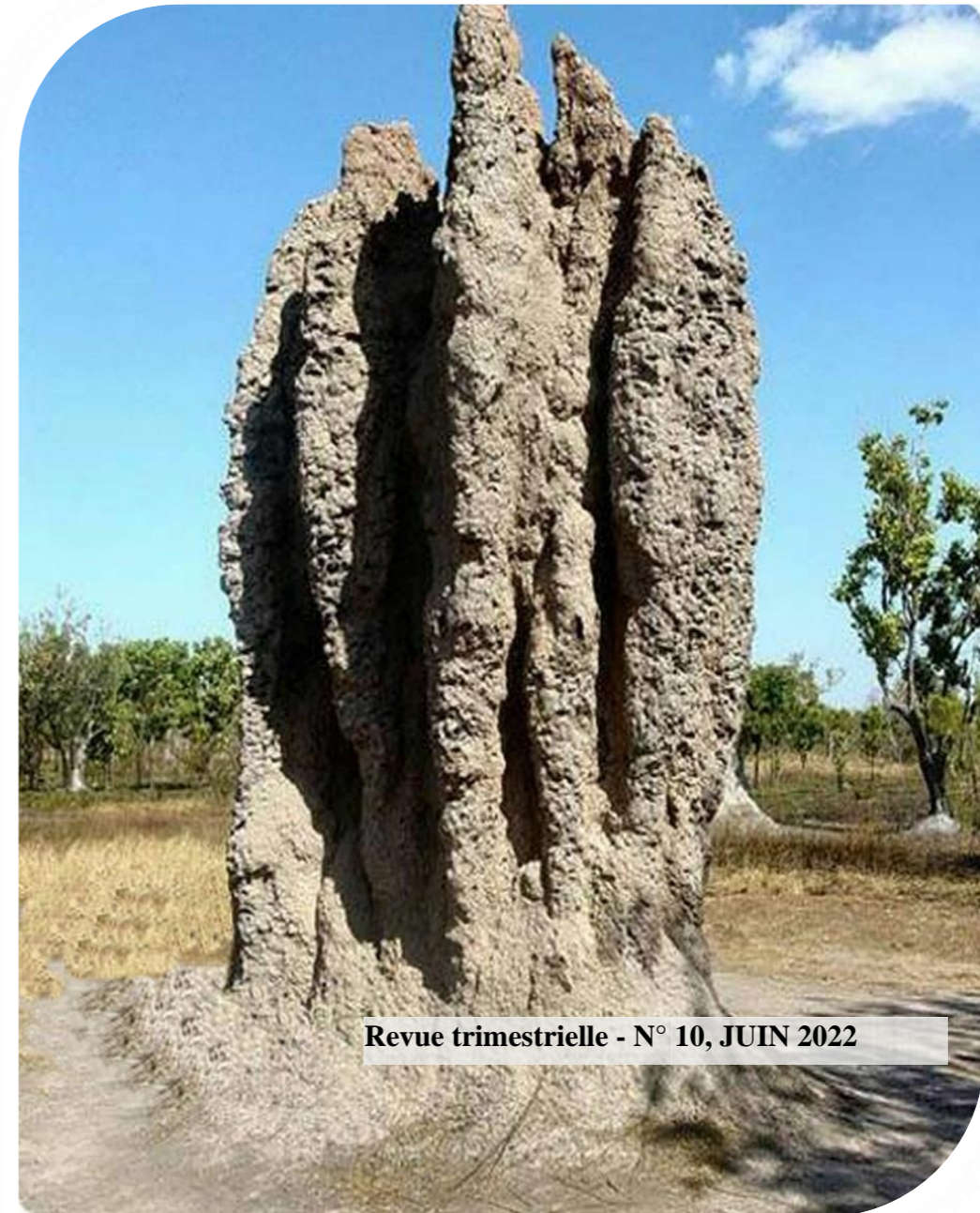


ISSN: 2617-4766

# Đamá Nínau

REVUE INTERDISCIPLINAIRE  
LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES



Revue trimestrielle - N° 10, JUIN 2022

REVUE TRIMESTRIELLE - N° 10 | Đamá Nínau | REVUE INTERDISCIPLINAIRE LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES

Mise en page et Impression  
**IMPRIMERIE ST LOUIS**

53, Rue N'ZARA Doulassamé Face Première Eglise Baptiste du TOGO  
BP: 61536 / Tel Bureau: (228) 22 22 10 45 / Mobile : (228) 90 12 37 30  
E-mail: [imprimerie.stlouis@yahoo.fr](mailto:imprimerie.stlouis@yahoo.fr)

"Dama Ninao" est une revue scientifique interdisciplinaire qui accepte et publie tous les articles relevant des Lettres, Arts et Sciences Humaines. A cet effet, elle s'intéresse aux études et théories littéraires, linguistiques, sociologiques, philosophiques, anthropologiques et historico-géographiques. La Revue "Dama Ninao", entendu "L'Entente" en langue kabyè du Nord Togo, est créée dans l'intention de matérialiser la mondialisation ou la globalisation qui s'opère avec l'esprit d'équipe et d'échanges et la désuétude du monde autarcique. Le monde scientifique universitaire ne peut échapper à cet esprit d'équipe qui fonde un creuset où « le fer aiguisé le fer », les échanges se croisent, puis s'entremêlent pour aboutir à une reconstruction des connaissances scientifiques individuelles dans la collectivité.

La Revue Dama Ninao nous renvoie à la Civilisation de l'Universel du poète sénégalais Léopold Sédar Senghor, qui prône la porosité des âmes avec l'acceptation de l'autre, de ce qu'il dispose d'utile pour mon avancement : sa civilisation, sa culture, sa langue ... Elle se fonde notamment sur la philosophie de Paul Ricœur qui préconise la perception de Soi-même comme un autre. Considérer soi-même comme un autre aux yeux de l'autre, nous amènerait à faire taire nos distensions et ressentiments afin de redimensionner notre espace, reconstruire notre histoire et notre société.

La Revue Dama Ninao s'est inspirée de la nature. Des insectes en miniature nous produisent de bels chefs-d'œuvre architecturaux, conjuguent leur génie créateur et leur force dans la patience et dans la tolérance. Ils créent des œuvres monumentales qui dépassent l'entendement humain, les termitières. A cet effet, la nature semble nous parler, nous guider, nous instruire dans le silence. Seules ces créations nous interpellent sans autant faire de nous des disciples. Comme la termitière qui, pour la plupart du temps, est une composante de maillons surgissant de la même matière, la Revue Dama Ninao se veut une termitière scientifique dont les enseignants-chercheurs en sont les maillons.

Au confluent de diverses sciences, la Revue Dama Ninao se propose de promouvoir la recherche scientifique et universitaire en impulsant le dialogue interdisciplinaire, le dialogue entre divers champs disciplinaires et divers contributeurs du monde universitaire.

**Professeur Koutchoukalo TCHASSIM**

**Université de Lomé**

## **ADMINISTRATION DE LA REVUE**

**Directeur de publication et rédacteur en chef : Professeur TCHASSIM Koutchoukalo,**  
Université de Lomé

**Directeur de rédaction : SILUE Lèfara (Maître de Conférences),** Université Félix Houphouët Boigny

### **Comité Scientifique**

Professeur Yaovi AKAKPO, Université de Lomé (Togo), Professeur Kodjona KADANGA, Université de Lomé (Togo), Professeur Xavier GARNIER, Université Paris 3 (France), Professeur Norbert VIGNONDE, Université de Bordeaux (France), Professeur Adama COULIBALY, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Professeur Pierre MEDEHOUEGNON, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), Professeur Mamadou KANDJI, Université de Cheikh Anta Diop (Sénégal), Professeur Komla Messan NUBUKPO, Université de Lomé (Togo), Professeur Amadou LY, Université de Cheikh Anta Diop (Sénégal), Professeur Kazaro TASSOU, Université de Lomé (Togo), Professeur Simon Agbeko AMEGBLEAME, Université de Lomé (Togo), Professeur Komlan Sélom GBANOU, Université de Calgary (Canada), Professeur Serge GLITHO, Université de Lomé (Togo), Professeur Nicoué GAYIBOR, Université de Lomé (Togo), Professeur Alain-Joseph SISSAO, Université de (Burkina Faso), Professeur Komla Essowè ESSIZEWA, Université de Lomé (Togo), Professeur Gneba KOKORA, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Professeur Louis OBOU, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

### **Comité de lecture**

Professeur Koutchoukalo TCHASSIM, Université de Lomé (Togo), Professeur Okri Pascal TOSSOU, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), Dr Lèfara SILUE, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Dr Christian ADJASSOH, Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d'Ivoire), Dr Bi Boli GOURE, Institut Polytechnique Félix Houphouët-Boigny de Yamoussoukro (Côte d'Ivoire), Dr Moussa PARE, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Dr Xolali MOUMOUNI-AGBOKE, Université de Lomé (Togo), Dr Paul SAMSIA, Université de Yaoundé I (Cameroun), Dr Anicette Ghislaine QUENUM, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), Dr Gbati NAPO, Maître de Conférences, Université de Lomé (Togo), Dr Koffi TSIGBE, Maître de Conférences, Université de Lomé (Togo), Dr Anoumou AMEKUDJI, Université de Lomé (Togo), Dr Ahossi Nicolas BROU, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire).

### **Comité de rédaction**

Professeur Koutchoukalo TCHASSIM, Xolali MOUMOUNI-AGBOKE, Maître de Conférences, Lèfara SILUE, Maître de Conférences, Wonouvo GNAGNON, Assistant, DOUHADJI Kossi, doctorant, Université de Lomé.

Contact : [revuedamaninao@gmail.com](mailto:revuedamaninao@gmail.com)

## LIGNE EDITORIALE DE LA REVUE DAMA NINAO

**Dama Ninao** est une revue scientifique internationale. Dans cette perspective, les textes que nous acceptons en français ou anglais sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes :

### La taille des articles

Volume : 10 à 15 pages ; interligne 1.5, police 12 pour le corps du texte et les courtes citations; police 11 pour les longues citations, Times New Roman, les références des citations doivent être incorporées dans le texte. Exemple : Guy Rocher (1968, p. 29), pas de référence en foot-notes à l'exception de quelques commentaires.

### Ordre logique du texte

- Un **TITRE** en caractère d'imprimerie et en gras. Le titre ne doit pas être trop long ;
- Un **Résumé (Abstract)** de 8 lignes en français et anglais, en interligne simple, suivi de 6 Mots clés (Key-words)
- Une **Introduction** : elle doit avoir une problématique, une méthode et une structure.
- Un **Développement** : les articulations du développement du texte doivent-être titrées comme suit :
  - 1-Pour le **Titre** de la première section
    - 1-1-Pour le **Titre** de la première sous-section
    - 1-2- Pour le **Titre** de la deuxième sous-section
  - 2- Pour le **Titre** de la deuxième section
    - 2-1-Pour le **Titre** de la première sous-section
    - 2-2- Pour le **Titre** de la deuxième sous-section
  - 3- Pour le **Titre** de la troisième section (si l'auteur de l'article le souhaite)
- Une **Conclusion** : elle doit être courte, précise et concise en mettant en relief l'authenticité des résultats de la recherche.
- **Bibliographie** (Mentionner uniquement les auteurs cités)

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit :  
NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication,  
Zone Editeur.

Exemples:

- AMIN Samir (1996), *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.
- BERGER Gaston (1967), *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.
- DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151. (Pour les articles).

## SOMMAIRE

<b>SIMILITUDE ET DISSIMILITUDE DE LA MUSICALITE DES POEMES DE CHARLES NOKAN ET DE ZADI ZAOUROU -----</b>	<b>6</b>
Philomène Adjoua KOUADIO, Université Peleforo Gon Coulibaly de Korhogo (Côte d'Ivoire)	
<b>CEUX QUI SORTENT DANS LA NUIT DE MUTT-LON : DU MYTHE DE LA SORCELLERIE A UNE ECRITURE DU SACRE -----</b>	<b>26</b>
Amatsia K. MONBLE, Université de Lomé (TOGO)	
<b>LA PONCTUATION COMME FRONTIERES DE LA LITTERATURE ET DES ARTS -----</b>	<b>46</b>
Dr THIEMELE Aimé, Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan Cocody, (Côte d'Ivoire)	
<b>IMPACTS DE LA POSTPOSITION DU SUJET DANS LA COMMUNICATION DISCURSIVE DE <i>LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES</i> D'AHMADOU KOUROUMA-----</b>	<b>59</b>
Kei Joachim, Université Alassane Ouattara(Côte d'Ivoire)	
<b>MARRIAGE AND WIDOWHOOD AS A DOUBLE YOKE TO AFRICAN WOMEN: AN APPROACH TO NESHANI ANDREAS' <i>THE PURPLE VIOLET OF OSHAANTU</i>-----</b>	<b>78</b>
Panaewazibiou DADJA-TIOU/Université de Kara (Togo)	
Monfaye KOFFI/Université de Kara (Togo)	
Ablavi Mandirann AMEGNONKA/Université de Kara (Togo)	
<b>UNCERTAINTY IN A MODERNIST WORLD: AN ANALYSIS OF SAMUEL BECKETT'S WAITING FOR GODOT -----</b>	<b>97</b>
Mabandine DJAGRI TEMOUKALE, University of Kara (Togo)	
<b>ASPECTS DESCRIPTIFS ET ARGUMENTATIFS DE L'ENONCIATION CHEZ le romancier FLORENT COUAO-ZOTTI -----</b>	<b>112</b>
Léopold KOTOR, Raphaël YEBOU, Université d'Abomey-Calavi (BENIN)	
Raphaël YEBOU, Université d'Abomey-Calavi (BENIN)	
<b>RITUALISATION DES ELECTIONS AU TOGO, QUELS EFFETS SUR L'ANCRAGE DEMOCRATIQUE ?-----</b>	<b>133</b>
Komlavi A. LOLONYO, Université de Lomé (TOGO)	

<b>COMMENT RELEVER LES DÉFIS DE LA RECHERCHE DANS LES UNIVERSITÉS AFRICAINES DE L'ESPACE CAMES ? CAS DE L'UNIVERSITÉ MARIEN NGOUABI EN RÉPUBLIQUE DU CONGO----</b>	<b>156</b>
Michel Émile MANKESSI, Université Marien NGOUABI (Congo)	
<b>LA FEMME CONGOLAISE ET LE CHEMIN DE FER CONGO-OCEAN (1921-1991). -----</b>	<b>176</b>
Martin Pariss VOUNOU, Université Marien Ngouabi (Congo)	
<b>LA FIN DE L'ÉTAT ET LE BONHEUR DU CITOYEN CHEZ PLATON ET CHEZ SPINOZA -----</b>	<b>193</b>
YÉO Caleb Siéna, Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)	
<b>MONDIALISATION ET "LIQUIDITÉ" DU MONDE : BAUMAN, LA SONNETTE D'ALARME DES TEMPS MODERNES -----</b>	<b>204</b>
DOSSO Faloukou, Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)	
<b>LES INDICATEURS DE PERFORMANCE EN MATIERE DE RENFORCEMENT DE L'EMPLOYABILITÉ DES JEUNES PAR L'AGENCE NATIONALE DU VOLONTARIAT AU TOGO (ANVT). -----</b>	<b>223</b>
AGO Afèïgnim Essodisso, Université de Lomé (Togo)	
<b>LE FAILLIBILISME POPPERIEN ET LA CRITIQUE DE L'INDUCTION -----</b>	<b>241</b>
Giscard Kevin Dessinga, Université Marien Ngouabi (Congo)	
<b>LES ORIGINES DE LA PREMIERE REBELLION AU TCHAD : 1963 A 1966 -----</b>	<b>254</b>
NOURENE Souleymane Nourène, Ecole Normale Supérieure de Ndjamena (Tchad)	
MAHAMAT Almahadi Ahmat, Université Adam Barka d'Abéché (Tchad)	
<b>ENVIRONNEMENT CULTUREL ET PARTICIPATION DES ENFANTS DANS LES PROCESSUS DE DEVELOPPEMENT PILOTES PAR LES ORGANISATIONS DE LA SOCIETE CIVILE (OSC)-----</b>	<b>272</b>
Essoh ALI, IRES-RDEC, Lomé (Togo).	
Gbati NAPO, Université de Lomé (Togo)	
<b>ANTHROPOTECHNIE ET MUTATIONS DES PRATIQUES MEDICALES -----</b>	<b>292</b>
KOUVON et Lafiakoi TANKRI, Université de Lomé (Togo)	

**IMPACT DE L'IMPLICATION DES PARENTS SUR LA RÉUSSITE  
SCOLAIRE DES ÉLÈVES AU PRIMAIRE A BRAZZAVILLE----- 312**

**Chris Poppel LOUYINDOULA BANGANA YIYA, Université Marien Ngouabi  
(Congo)**

**LES ALLIANCES À PLAISANTERIE : UNE THEATRALITE  
THERAPEUTIQUE ----- 336**

**Dr MABA Tagbo Victor, Institut National Supérieur des Arts et de  
l'Action Culturelle, (Côte d'Ivoire)**



**MONDIALISATION ET "LIQUIDITÉ" DU MONDE : BAUMAN, LA  
SONNETTE D'ALARME DES TEMPS MODERNES**

**DOSSO Faloukou,**  
**Université Alassane Ouattara, Bouaké – Côte d'Ivoire,**  
[faloukou@hotmail.com](mailto:faloukou@hotmail.com)

**Résumé :** Bauman, la sonnette d'alarme des temps modernes, pose le problème de l'authenticité de toute humanisation à l'ère de la mondialisation, où les individualités sont incapables de se figer en des biens durables, où la vie collective est en voie de dislocation. Notre société semble changer les atouts en handicap et les aptitudes en infirmité. Si l'on n'y prend garde, elle va emprunter la voie de non-retour, favorable aux crises de valeurs, orientant l'humanité vers sa liquidité (1). Sous l'emprise de la mondialisation, la société est assiégée, la vie est en miettes, liquide (2) où prospère la flexibilité de la vie, de l'amour, le présent des peurs et des obsessions sécuritaires (3). Le destin de l'humanité va se jouer à l'ère de la mondialisation et de la "liquidité" du monde.

**Mots clés :** Amour liquide – Modernité liquide – Mondialisation – Liquidité – Présent liquide – Vie liquide.

**Abstract:** Bauman, the alarm bell of modern times, poses the problem of the authenticity of any humanization in the era of globalization where individualities are incapable of congealing into durable goods, where collective life is in the process of dislocation. Our society seems to turn assets into handicaps and aptitudes into infirmities. If we are not careful, it will take the path of no return, favorable to value crises, and direct humanity towards its liquidity (1). Under the influence of globalization, society will be besieged, life in crumbs, liquid (2) where the flexibility of life, of love, the present of fears and security obsessions (3) thrives. The destiny of humanity will be played out in the era of globalization and the "liquidity" of the world.

**Key-words:** Liquid Love – Liquid Modernity – Globalization – Liquidity – Liquid Present – Liquid Life.

## Introduction

La civilisation moderne, celle de la condition humaine contemporaine qui promeut le processus de mondialisation, « plus complexe qu'[elle] n'y paraît au premier coup d'œil » (Z. Bauman, 2011, p. 8), engendre de nouvelles peurs dans une atmosphère de "*liquidité*", de "*flexibilité*". Elle inquiète en prenant « la figure d'un destin dur et cruel, d'un destin irréfutable et indestructible » (Z. Bauman, 2011, p. 159). En effet, elle a réussi, sans une grande résistance, le passage de la phase "*solide*" à une phase "*liquide*" en mettant inexorablement l'accent sur la fluidité, la friabilité. Et, l'« un des traits inquiétants de l'état actuel de la civilisation moderne est qu'elle a cessé de s'interroger sur elle-même » (Z. Bauman, 2011, p. 13). Une telle civilisation ne fait qu'engager l'humanité à se détourner de ce qui est durable, solide.

[Pour Zygmunt Bauman (2007, p. 7), aujourd'hui, l'humanité semble vivre et entretenir une situation où] les formes sociales (les structures qui limitent les choix individuels, les institutions qui veillent au maintien des traditions, les modes de comportements acceptables) ne peuvent plus – et ne sont plus censées – se maintenir durablement en l'état, parce qu'elles se décomposent en moins de temps qu'il ne leur en faut pour être forgées et se solidifier.

L'humanité connaît une déstructuration des formes sociales dans une situation où les structures limitant les choix des individus, le maintien des traditions par les institutions, les modes de comportements acceptables se décomposent rapidement et semblent ne plus se fixer sur des supports solides. Ce qui doit structurer l'individu et ce qui doit maintenir en veille les traditions ne reposent plus sur des bases durables étant donné qu'ils n'arrivent plus à se forger, à se solidifier. Notre société ne fait que se déployer plus en "*réseau*" qu'en "*structure*". Ce qui déstructure sa solidité et l'envoie à se constituer en une matrice de connexion et/ou de déconnexion. Elle ne fait qu'emprunter la voie du hasard et des perturbations. C'est ce que Zygmunt Bauman (2007, p. 9) va révéler en ces termes : « La « société » est de plus en plus envisagée et traitée comme un « réseau » plutôt que comme une « structure », et encore moins comme un « tout » solide : elle est perçue et traitée comme une matrice

de connexions et de déconnexions qui sont le fruit du hasard et d'un nombre par essence infini de permutations possibles ». La société, au lieu de se structurer se déploie en réseau, en une matrice de connexion et de déconnexion qui alimente le hasard et favorise les permutations dans un espace où tout est flexible.

La mondialisation semble ne pas répondre aux nombreuses attentes de l'humanité tout entière puisqu'elle n'arrive pas à résoudre les préoccupations auxquelles elle est confrontée. À vrai dire, « la mondialisation est tout autant un facteur de division que d'unification » (Z. Bauman, 2011, p. 8). En optant pour la distance temporelle au détriment de l'étendue géographique, notre monde se remplit d'un nouvel espace où l'espace-temps est remplacé par l'espace-vitesse. Ici, la vitesse, en tant que milieu, « est une sorte de substance éthérée qui sature le monde, et dans laquelle on transfère de plus en plus d'action, acquérant ce faisant de nouvelles qualités que seule une substance de ce genre rend possibles – et inévitables » (Z. Bauman, 2014, p. 25). Sans doute, l'ère de la mondialisation est-elle celle de l'éthérification, de l'éthérisation des êtres humains en les faisant chavirer sur la voie de la solidité pour celle de la liquidité, la voie du mirage.

Il se pose le problème du processus de mondialisation du monde, de son humanisation, de ce qu'il va falloir à l'humanité pour qu'elle emprunte la voie appropriée de sa dynamisation. Peut-on parler d'une civilisation véritable, d'une réelle humanisation dans un monde de mondialisation qui rime avec la liquidité de la vie ? Quelle est la destinée de l'humanité dans une mondialisation où tout est liquéfié ? La probable sociabilisation de l'homme ne prend-elle pas du plomb dans l'aile dans un monde liquide ? Il y a lieu d'avertir les hommes sur l'état de la route empruntée par la mondialisation. C'est sur cette sonnette d'alarme que Bauman essaie de tirer dans l'optique d'éveiller la conscience humaine sur le fait que la société, la vie, l'amour et le présent sont en train de se liquider, d'emprunter la voie de la flexibilité, de la friabilité.

Tirer sur la sonnette d'alarme, c'est partir de l'idée que la mondialisation suscite des crises de valeurs et oriente l'humanité vers sa liquidité (1). Il s'agit de révéler que dans la société mondialisée, la vie est en miettes, liquide dans une société assiégée (2). Il ressort que la mondialisation est un lieu de promotion de la flexibilité de la vie, de l'amour, le présent des peurs et des obsessions sécuritaires (3).

### **1. Mondialisation et crises des valeurs humanistes. Vers la liquidité de l'humanité**

La "mondialisation" est un terme populaire diversement apprécié bien qu'il soit perçu comme « une formule magique, un shibboleth, une clef qui doit permettre d'ouvrir les portes qui dissimulent la totalité des mystères présents et à venir » (Z. Bauman, 2015, p. 7). La mondialisation est reconnue pour son opacité puisqu'elle ferme toute possibilité de penser le présent et l'avenir. Elle est magique et mystérieuse. Pour les défenseurs de la mondialisation, elle n'est que « le moyen d'arriver au bonheur » (Z. Bauman, 2015, p. 7). Il est question du « réagencement de certaines composantes de l'État-nation, qui prennent un sens nouveau dans une logique organisationnelle qui n'est plus nationale, mais globale » (S. Sassen, 2011, p. 29). La mondialisation a pour souci majeur la globalisation. Tout doit être globalisé et sous contrôle dans une logique organisationnelle globale qui repousse tout nationalisme. L'ère de la mondialisation est une ère d'économie de globalisation qui est favorable à la capitalisation du monde. Quant aux pourfendeurs, elle est la véritable « cause de notre malheur » (Z. Bauman, 2015, p. 7). Il ressort qu'« une partie importante des processus de mondialisation n'est autre que la ségrégation, la séparation et l'exclusion progressives de l'espace » (Z. Bauman, 2015, p. 10). Ici, il est clair que la mondialisation est à la base de l'expansion du désir qui va faire le lit du consumérisme, du mimétisme.

La mondialisation est « le destin inévitable du monde, un processus irréversible » (Z. Bauman, 2015, p. 7). Son irréversibilité « nous touche tous de la même façon et avec la même force. Nous sommes tous soumis à la "mondialisation"

- tous "mondialisés", c'est-à-dire que nous connaissons tous à peu près le même sort » (Z. Bauman, 2015, p. 7). Personne n'échappe aux griffes de la mondialisation qui fait connaître le même sort aux mondialisés. Cette ère ne peut qu'être celle du destin commun, du capitalisme qui a réussi à combiner l'impérialisme et la mondialisation. En d'autres termes, notre temps est celui de la combinaison de l'impérialisme et de la mondialisation pour soumettre l'humanité qui connaîtra le même sort en subissant le système capitaliste arrivant à placer « progressivement sous son unique contrôle le monde entier » (K. Boni, 2006, p. 9). Loin de désigner ce que les plus entreprenants et les plus ingénieux veulent et/ou espèrent faire à l'échelle globale, la mondialisation s'impose à tout le monde. Son idée « renvoie explicitement aux « forces anonymes » de Von Wright, qui agissent dans l'immense *no man's land* - brumeux et détrempe, infranchissable et redoutable - dont l'étendue dépasse largement les capacités de conception et d'action de quiconque » (Z. Bauman, 2015, p. 94).

La mondialisation, en intervenant dans les localités, va se charger, en grande partie, de les dégrader et de les déposséder de tout ce qui est local, de leur imposer ses dicta. C'est pourquoi, Zygmunt Bauman (2015, p. 9) soutient qu'« exister localement dans un univers mondialisé est un signe de dégradation et de dépossession sociales ». La mondialisation est favorable à un type d'existence et engendre un coût dans le processus d'humanisation des hommes qui empruntent une voie de développement qui semble handicaper leur être. Le monde, lorsqu'il est question d'entreprise, n'est-il pas en train de promouvoir « ce principe [qui] fait maintenant partie des vérités qui permettent de comprendre le monde sans qu'il soit besoin de les expliquer ; ces « vérités » donnent lieu à des affirmations qui ne sont plus elles-mêmes perçues comme des affirmations, à plus forte raison comme des propos outranciers et discutables » ? (Z. Bauman, 2015, p. 16). En effet, la mondialisation impose des vérités particulières versant dans la promotion d'une "nouvelle liberté du capital" où toute affirmation est loin d'être une affirmation. Avec la mondialisation,

les affirmations ne sont que l'espace de promotion des propos outranciers et discutables.

Pour Zygmunt Bauman, (2015, p. 20), « il existe aujourd'hui une asymétrie d'un nouveau genre entre la nature déterritorialisée du pouvoir et le maintien de la « vie en général » dans des cadres territoriaux – cette vie que le nouveau pouvoir, capable de déplacer brusquement ou sans prévenir, est libre d'exploiter, d'abandonner aux conséquences de cette exploitation ». En fait, les questions de propriétaires ne se rapportent plus aux cadres territoriaux. Quant à la notion du pouvoir, il semble n'avoir sa raison d'être que selon les humeurs des multinationales décidant ce qui doit être exploité librement et abandonné aux conséquences de cette exploitation.

Une ère d'entrepreneuriat voit le jour avec la mondialisation. Ici, « l'entreprise est libre de partir ; mais les conséquences de son départ restent bien sur place. Quiconque est libre de quitter la localité est libre d'échapper aux conséquences de son départ. Ce sont là les signes les plus visibles de la victoire sur l'espace » (Z. Bauman, 2015, p. 18). La question de l'espace ne se pose plus à l'ère de la mondialisation. Et les questions de classes se déplacent et vont au-delà des frontières nationales. La liberté de mouvement de formation des sociétés ne tient plus compte du « dedans » et du « dehors », de la politique intérieure et de la politique étrangère puisqu'il n'y a plus de place pour une différence entre « Ici » et « là-bas ». Pour Zygmunt Bauman (2015, p. 25), « on peut comprendre par-là les propos de Bill Clinton, le porte-parole de l'élite la plus puissante du monde actuel, qui a récemment déclaré que, pour la première fois, il n'existe plus de différence entre la politique intérieure et la politique étrangère ». Cela sous-entend que tout est ici maîtrisé, domestiqué et rendu familier où l'espace « proche », celui de l'intérieur, et l'espace « lointain », celui dans lequel on entre rarement ou jamais, sont phagocytés par le progrès constant des moyens de transport, de transmission de l'information où un

type de communication voit le jour. Ce qui va avoir des conséquences sur des communautés locales.

Les conséquences de ces dernières évolutions sont considérables. Leurs effets sur l'interaction entre les facteurs d'association et de dissociation sociales ont été largement observés et ont fait l'objet de descriptions détaillées. De même que l'on comprend mieux l'« essence du marteau » une fois qu'il est brisé, nous sommes en mesure de saisir, aujourd'hui plus que jamais, le rôle joué par l'espace et le temps, et les moyens que l'homme s'est donné pour les maîtriser, dans la formation, la stabilité, la souplesse et la mort des ensembles politiques et socioculturels. Ces communautés d'autrefois, « au maillage serré », nous savons aujourd'hui que leur origine et leur longévité sont dues à l'écart séparant la communication quasi instantanée qui circulait à l'intérieur de la petite communauté (dont la taille était précisément déterminée par les qualités innées de la communication immédiate et donc réduite aux limites naturelles de la vue, de l'ouïe et de la mémoire humaines) et la quantité considérable de temps et d'argent nécessaire pour faire circuler de l'information entre les localités. Aujourd'hui, la fragilité et la faible durée de vie des communautés semblent justement résulter avant tout de la diminution, voire de la disparition, de cet écart : si la transmission est de toute façon instantanée (dans les deux cas), la communication intracommunautaire ne possède plus aucun avantage intercommunautaire. (Z. Bauman, 2015, p. 28).

Le développement infrastructurel et superstructurel a mis en morceaux les acquis sociétaux dans une atmosphère où l'espace et le temps ont été circonscrits, maîtrisés dans la formation, la stabilité, la souplesse et la mort des ensembles politiques et socioculturels. Cet impressionnant accent mis sur la circulation de l'information avec les moyens colossaux de communication qui ont été déployés, sont à la base de l'éclatement du tissu social communautaire où la communication intracommunautaire ne possède plus d'avantage intercommunautaire. La fragilité et la faible durée de vie des communautés sont les effets secondaires produits par l'engagement au développement où le local est écarté par les interactions entre les localités. En tout cas, « en plus de cet espace fabriqué, espace territorial, urbain et architectural, l'avènement du réseau mondial de l'information a imposé un troisième espace, un espace cybernétique » (Z. Bauman, 2015, p. 32). Il subsiste une nouvelle

vitesse accompagnant une nouvelle division des territoires où l'espace et le temps se constituent en des logiciels qui formatent la vie. Le cyberspace ne fait que se constituer. Il « compte de manière décisive et irrévocable dans l'existence des corps. Les verdicts prononcés dans le paradis du cyberspace sont sans appel, et leur autorité ne peut en aucun cas être contestée par ce qui se passe sur terre » (Z. Bauman, 2015, p. 35).

Les puissants exercent un type de pouvoir où ils « n'ont plus besoin d'être des corps puissants, ni d'être munis d'armes puissantes ; bien plus, contrairement au géant Antée, ils n'ont pas besoin d'un contact avec la terre pour asseoir, fonder ou manifester leur pouvoir. Ce dont ils ont besoin, c'est d'être isolés de la localité, qui a perdu à présent sa signification sociale » (Z. Bauman, 2015, p. 35). Cela sous-entend que les notions de communautés locales intègrent le cyberspace. Les territoires se disloquent et subissent l'isolement des puissants qui touche la nouvelle élite supralocale qui est aussi isolé de la localité par des moyens matériels et physiques, dans une atmosphère de déterritorialisation du pouvoir qui est liée à un certain type de délimitation du territoire. En d'autres termes, « la déterritorialisation du pouvoir est, comme on le voit, inséparable d'une délimitation encore plus stricte du territoire » (Z. Bauman, 2015, p. 35). Un nouveau territoire urbain est favorable à une frénésie de constructions ingénieuses. Du coup, l'on passe à une déterritorialisation des localités dont la virtuelle délimitation donne naissance à une nouvelle élite soucieuse de prolonger l'isolement. La mondialisation est l'ère de l'isolement où tout est commandé en dehors du territoire local, du territoire urbain.

Les espaces publics – les agoras et les forums et leurs diverses manifestations, les lieux où des projets sont formés, où les affaires privées acquièrent un statut public, où les opinions sont forgées, évaluées et confirmées, où l'on met des jugements en commun et où l'on prononce des verdicts – ont suivi les élites quand elles ont jeté l'ancre pour quitter leurs attaches locales ; ce sont ces espaces qui subissent d'abord la déterritorialisation et qui se trouvent de plus en plus hors de portée des capacités de communication de n'importe quelle localité et de ses habitants, capacités reposant uniquement sur les rapports immédiats. Loin de former des foyers de vie



communautaire, les populations locales ressemblent davantage à des groupes sans unité et sans liens. (Z. Bauman, 2015, 41).

Les vies publique et privée, en acquérant toutes un statut public quittent l'espace local, les attaches locales en subissant la déterritorialisation et en étant hors de portée des capacités de communication de la localité et de ses habitants. Tout va reposer sur l'immédiateté transformant les populations locales en des groupes et participant à la dislocation des foyers. Sûrement, la mondialisation devient le moyen qui met en miette la vie ou qui la rend liquide.

## **2. Société mondialisée, vie en miettes et/ou liquide dans une société assiégée**

La société mondialisée se particularise par la recherche effrénée de la raison postmoderne. Tout semble fonctionner sur la base d'une supposée manifestation de la raison qui se déploie dans une logique d'expériences postmoderne en promouvant une moralité particulière. L'ère de la mondialisation est celle de l'expérience postmoderne, de l'éthique de la moralité. Il est question de permettre aux êtres humains de faire des choix. En effet, « ce projet moderne posait non seulement la possibilité d'une humanité délivrée des pécheurs mais encore du péché lui-même ; non seulement des gens qui faisaient le mauvais choix, mais de la possibilité même de faire ce mauvais choix » (Z. Bauman, 2017, p. 10). Le projet moderne et/ou postmoderne est un projet innovateur. En délivrant l'humanité des pécheurs et du péché lui-même, la question morale devient une affaire de raison. L'expérience postmoderne se fait accompagner par une moralité où « devoir choisir entre le bien et le mal revient à se trouver en situation d'ambivalence » (Z. Bauman, 2017, p. 8). Il s'ensuit que toute responsabilité est imprégnée d'ambivalence. Ici, « être moral » ne signifie pas « être bon » mais utiliser sa liberté de paternité et/ou d'action pour choisir entre le bien et le mal. Affirmer que les hommes sont des « êtres essentiellement bons » ne revient pas à dire que nous sommes foncièrement bons » (Z. Bauman, 2017, p. 7-8). La responsabilité imbibée d'ambivalence ne fait que favoriser l'usage de la liberté de paternité et/ou d'action. Faire le choix entre le bien

et le mal, c'est faire de l'homme un être bon, un être essentiellement bon dont le recours au bon ne veut pas dire qu'il est un être foncièrement bon. Ici, l'homme va développer une moralité où la question de valeur emprunte la voie de l'incertitude.

[À vrai dire,] la vie morale est une vie d'incessante incertitude. Elle est faite de briques de doutes jointes au ciment d'un accès d'autodénigrement. Les lignes de démarcation entre le bien et le mal n'ayant pas été tracées à l'avance, elles se tracent en cours d'action ; ces efforts pour tracer les lignes font qu'elles tiennent plus du chapelet d'empreintes que de la carte routière. Dès lors, la solitude devient un locataire aussi permanent et inamovible de la demeure de la responsabilité que l'est l'ambivalence. (Z. Bauman, 2017, p. 9).

La vie postmoderne ne fait que distiller une moralité particulière jonchée d'ambivalence dans la promotion d'une responsabilité étriquée où les lignes de démarcation entre le bien et le mal ne se tracent qu'en cours des actions. Ce qui fait de la solitude un acte de responsabilité. « Ce n'est qu'avec le projet moderne de refonte du monde à la mesure des besoins de l'homme et de ses capacités, suivant un plan conçu rationnellement, qu'est apparue la promesse d'une vie sans péché (alors rebaptisé « culpabilité » » (Z. Bauman, 2017, p. 10). Le projet moderne, de mondialisation promeut une responsabilité incapable de faire la démarcation entre le bien et le mal. Tout semble ne tenir compte que de la refonte du monde à la mesure des besoins de l'homme et de ses capacités. L'expérience postmoderne est une illusion de la liberté poussant aux questions, préoccupations suivantes : « l'illusion de la liberté n'est-elle pas en dehors du véritable commencement de l'asservissement ? L'acteur/auteur (et tout le monde est acteur/auteur dans sa vie) n'est-il pas « ce personnage éphémère qui naît et meurt chaque soir pour s'être donné exagérément à voir, tué par le spectacle qui le rend ostensible ? » (Z. Bauman, 2017, p. 22).

L'expérience postmoderne (ou moderne tardive) aliment les vies et stratégies brisées où « c'est au milieu que nous, pitoyables alchimistes, transformons l'or de la liberté en vil métal de la nécessité » (Z. Bauman, 2017, p. 21). L'ère postmoderne est celle des vies et des stratégies brisées où l'or de la liberté se transforme en un vil

métal de la nécessité. Notre milieu est un milieu brisé, une prison brisée, là où l'on parle de destruction de la frontière séparant la prison du monde extérieur. La liberté côtoie l'anxiété qui définit le péché, non l'inverse. Tout n'est que dissipation. Ainsi, l'homme « s'enivre de dissipation. Abus de vitesse ; abus de lumière ; abus de toniques, de stupéfiants, d'excitants ; abus de fréquence dans les impressions ; abus de merveilles, abus de ces prodigieux moyens de *décrochage* ou de *déclenchement*, par l'artifice desquels d'immenses effets sont mis sous le doigt d'un enfant. Toute vie actuelle est inséparable de ces abus » (Z. Bauman, 2017, p. 26-27). Il ressort que « les changements successifs dans la qualité de la vie laissent tous les éléments de la condition humaine aussi ambivalents qu'auparavant » (Z. Bauman, 2017, p. 32). La postmodernité, cette modernité tardive, sous-entend se construire en béton et en acier. Mais, les questions de qualité de la vie, d'identité en soi, inventions de la modernité, refont surface à l'ère de la postmodernité, de la mondialisation. « En effet, si le « problème de l'identité » moderne était de construire une identité et d'en assurer la solidité et la stabilité, le « problème de l'identité » *postmoderne* consiste essentiellement à éviter les fixations et laisser les options ouvertes. Dans le cas de l'identité, comme dans bien d'autres cas, le mot d'ordre de la modernité fut « création » ; celui de la postmodernité, « recyclage » » (Z. Bauman, 2017, p. 33). Ce qu'il convient de retenir, c'est que « la modernité bâtissait en béton et en acier ; la postmodernité en plastique biodégradable » (Z. Bauman, 2017, p. 33).

La mondialisation n'est qu'un espace d'accélération où le monde est remodelé à l'image du désert (impersonnalité, froideur et vide). « Le monde aux allures de désert commande à la vie d'être vécue comme un pèlerinage » (Z. Bauman, 2017, p. 39) où la vie et le temps sont faits sur mesure pour le pèlerinage où la vie d'inhospitalité devient le quotidien des pèlerins. Tout ne fait que changer sans arrêt en cours de partie. Pour Zygmunt Bauman (2017, p. 43), « la pierre angulaire de la stratégie de vie postmoderne n'est pas la construction de l'identité, mais le fait

d'éviter d'être fixé » dans une atmosphère de peurs. La peur de l'insuffisance, de la déviance sont des formes d'anxiété.

« Horkheimer et Adorno pouvaient, sans jamais se tromper, mettre le doigt sur la « peur du vide », vécue comme la peur d'être différent et, dès lors, solitaire, comme le noyau dur des angoisses modernes. Dans le cas de la peur postmoderne de *l'insuffisance*, la tâche n'est pas aussi simple. Cela est en partie dû au fait que le monde même dans lequel elle opère est - contrairement au monde moderne « classique » - fragmentaire, et au fait que l'époque postmoderne, tout à l'opposé de la linéarité et de la continuité de l'époque moderne, est « aplatie » et épisodique. En pareil monde et à pareille époque, les catégories renvoient plus aux « ressemblances de famille » qu'aux « noyaux durs » ou même aux « dénominateurs communs ». Dans le riche réservoir des angoisses postmodernes, c'est à peine s'il serait possible de recenser un seul trait apparaissant chez tous les spécimens. L'« insuffisance » fait ici office d'étiquette sous laquelle ranger une grande variété de peurs – toutes orientées, vécues et attaquées différemment. Impossible de mettre facilement le doigt sur celle qui serait le « maillon principal » dans la chaîne des angoisses, encore moins la « cause primitive » de l'ensemble. Au lieu de pourchasser une « mère de toutes les peurs » postmodernes, il est plus prudent de se lancer dans un inventaire des angoisses postmodernes » (Z. Bauman, 2017, p. 77-78).

L'ère de la mondialisation est celle de la peur qui obstrue le bon fonctionnement de la société en créant des réservoirs d'angoisses puisque l'époque postmoderne est aplatie et épisodique. Cela sous-entend que la société mondialisée est une société assiégée. Son caractère assiégé réside dans la politique globale où il est question d'être à la poursuite de l'insaisissable société, de grandes séparations et du vivre et mourir dans le pays planétaire de la frontière. La société assiégée est aussi favorable à une politique de vie où il est question d'Heurs et malheurs des plaisirs incertains, de vu à la télé, de vie et consommation, du spectateur à l'acteur. Tout se conclut dans une situation d'utopie sans topos. La mondialisation se déploie dans une logique de flexibilité de la vie, de l'amour dans un présent des peurs et des obsessions sécuritaires qu'il convient de dévoiler.

### **3. Mondialisation, flexibilité de la vie, de l'amour, le présent des peurs et des obsessions sécuritaires**

La société mondialisée institue et développe les peurs sociales, l'obsession sécuritaire. Elle est une société de rupture. À l'ère de la mondialisation, « un certain nombre de ruptures se sont produites ou sont en train de se produire dans le monde, dans sa zone « développée » du moins. Toutes ces ruptures étroitement liées entre elles créent un contexte neuf dans lequel les individus doivent affronter une série de défis sans précédent » (Z. Bauman, 2007, p. 7). La mondialisation impose à la zone développée de la planète des vies de rupture poussant les individus à affronter une série de défis sans précédent. C'est ainsi que la société moderne passe de la phase solide à une phase « liquide ». Cette liquidité se déploie dans une atmosphère où « les formes sociales (les structures qui limitent les choix individuels, les institutions qui veillent au maintien des traditions, les modes de comportement acceptable) ne peuvent plus - et ne sont plus censées - se maintenir durablement en l'état, parce qu'elles se décomposent en moins de temps qu'il ne leur en faut pour être forgées et se solidifier » (Z. Bauman, 2007, p. 7). Tout semble s'effondrer ou ne se maintient plus durablement dans une situation où les traditions et les modes de comportement acceptable se décomposent vite et n'ont pas suffisamment de temps pour être forgé et se solidifier. Cette vie de flexibilité donne un caractère liquide à notre monde. Ici, le monde liquide n'est qu'un monde de la décomposition des actions humaines et des stratégies à long terme puisqu'elles ne servent plus de cadre de référence en raison de la faible espérance de vie.

À vrai dire, la liquidité n'a fait que créer des problèmes relationnels entre Pouvoir et Politique qui vont se séparer ou qui sont séparés ou sont en instance de divorce. Leur pacifique cohabitation n'a pu tenu à l'intérieur de l'État-nation alors qu'ils étaient censés être ensemble "jusqu'à ce que la mort les sépare". « Le pouvoir – l'efficacité d'action dont jouissait l'État moderne – se disperse actuellement dans l'espace politiquement incontrôlé (et souvent extraterritorial), tandis que la politique

- la faculté d'imposer à l'action une orientation et un objectif - ne peut opérer efficacement au niveau planétaire puisqu'elle reste, comme autrefois, locale » (Z. Bauman, 2007, p. 8).

[Aussi,] la lente mais certaine disparition, ou érosion, des garanties communes, financées par l'État, en cas d'échec ou de malheur individuel prive l'action collective d'une bonne partie de ses attraits passés et sape les bases communautaires de la société sociale ; pris au sens de « totalité de la population habitant le territoire souverain d'un État », le terme de « communauté » sonne de plus en plus creux. Les liens humains tissaient jadis un filet de sécurité, digne qu'on y investisse continûment beaucoup de temps et d'efforts, digne qu'on lui sacrifie les intérêts individuels immédiats – ou ce qui pouvait passer pour l'intérêt d'un individu : ces liens deviennent de plus en plus fragiles et sont désormais considérés comme éphémères. Les risques auxquels les errances du marché du travail et de la consommation soumettent les individus favorisent la division et non l'unité ; ils encouragent les attitudes concurrentielles, ravalent la collaboration et le travail en équipe au rang de stratagèmes temporaires auxquels il faut renoncer dès qu'on en a exploité tous les avantages » (Z.t Bauman, 2007, p. 9).

La mondialisation engage la société à se constituer plus en « réseau » qu'en espace de promotion de la structure. Du coup, elle s'éloigne des questions de structure en se percevant et se traitant comme une matrice de connexion et de déconnexion. Le fonctionnement entre connexion et déconnexion handicape la société qui devient le fruit du hasard et d'un certain nombre de perturbations possibles. Elle se liquéfie.

La société mondialisée, en étouffant la réflexion, la prévision et l'action à long terme, finira par disparaître, s'affaiblir étant donné qu'elle entraîne « un éclatement de l'histoire politique et des parcours individuels en une quantité théoriquement infinie d'épisodes et de projets à court terme non combinables en séquences auxquelles pourraient raisonnablement s'appliquer des concepts comme « développement », « maturation », « carrière » ou « progrès » » (Z. Bauman, 2007, p. 9). En effet, la mondialisation, dans sa volonté d'aller à la globalisation, n'a fait que promouvoir l'effritement, l'éclatement et la disparition de la société. Elle est un projet de dislocation, de déstructuration de la société pour en faire un espace de

vulgarisation de tout ce qui rame à contre-courant de toute vraie humanisation. Elle ne fait qu'engendrer la flexibilité.

La responsabilité de la résolution des difficultés causées par le caractère changeant et insaisissable des circonstances repose désormais sur les épaules des individus, censés exercer leur « libre choix » et en supporter entièrement les conséquences. Les risques inhérents à tout choix peuvent être le produit de forces qui dépassent l'entendement et la faculté d'action de l'individu, mais il revient à celui-ci d'en payer le prix parce qu'il n'existe aucune recette officiellement approuvée dont l'apprentissage et la mise en pratique permettent d'éviter les erreurs ou que l'on puisse accuser en cas d'échec. La vertu dont on prétend qu'elle sert au mieux les intérêts de l'individu n'est pas la conformité aux règles – qui, mais la flexibilité : l'aptitude à changer rapidement de tactique et de style, à abandonner sans regret ses engagements et ses loyautés, et à profiter des occasions dans l'ordre où elles se présentent plutôt que dans l'ordre de ses préférences personnelles. (Z. Bauman, 2007, p. 10).

La mondialisation influence dans le sens de modifier « la gamme de défis qu'hommes et femmes doivent affronter et comment ils influencent indirectement la façon dont ils vivent leur vie » (Z. Bauman, 2007, p. 11). Elle est une nouvelle ère de peurs sociales qui alimentent l'obsession sécuritaire. À vrai dire, la mondialisation nous fait vivre dans un monde liquide où « la « vie liquide » et la « modernité liquide » sont intimement liées » (Z. Bauman, 2016, p. 7). Par voie de conséquence, « la vie liquide est une vie de consommation. Elle traite le monde et tous ses fragments animés et inanimés comme autant d'objet de consommation : c'est-à-dire des objets qui perdent leur utilité (et donc leur éclat, leur charme, leur pouvoir de séduction et leur valeur) pendant qu'on les utilise. Elle façonne le jugement et l'évaluation de tous les fragments animés et inanimés du monde suivant le modèle des objets de consommation » (Z. Bauman, 2016, p. 19).

« La « vie liquide » est celle que l'on a tendance à vivre dans une société moderne liquide. Une société « moderne liquide » est celle où les conditions dans lesquelles ses membres agissent changent en moins de temps qu'il n'en faut aux modes d'action pour se figer en habitudes et en routines. La liquidité de la vie et celle de la société se nourrissent et se renforcent l'une l'autre. La vie liquide, tout comme la société moderne liquide, ne peut conserver sa forme ni rester sur la bonne trajectoire longtemps » (Z. Bauman, 2016, p. 7).

La vie à l'ère de la mondialisation est une vie de précarité. Elle est vécue dans des conditions d'incertitudes constantes. « Les soucis les plus vifs et persistants qui hantent cette vie sont des peurs » puisque la vie « est une succession de nouveaux départs » Zygmunt Bauman (2016, p. 8), à savoir se défaire chaque fois des attributs ayant dépassé leur date limite de vente, démanteler et/ou se dépouiller des identités actuellement assemblées et/revêtues. C'est une vie de consommation, d'horreur de l'expiration où il faut toujours courir, courir très vite, plus vite pour rester au même endroit. « C'est la vitesse, et non la durée, qui compte » (Z. Bauman, 2016, p. 17).

Les individus vivant dans la vie liquide ne sont que des individus assiégés. La mondialisation est très favorable à la promotion d'un type particulier d'individualité.

[Il ressort que] dans une société d'individus, tout le monde doit être un individu ; à cet égard, du moins, les membres d'une société de ce genre sont tout sauf des individus, différents ou uniques. Ils sont au contraire d'une *ressemblance* frappante les uns avec les autres, en ceci qu'ils doivent suivre la même stratégie de vie et utiliser des marques communes – communément reconnaissables et lisibles – pour convaincre les autres qu'ils suivent la même stratégie qu'eux. En matière d'individualité, le choix individuel n'existe pas. Le dilemme « être ou ne pas être » n'a pas sa place ici.

Paradoxalement, l'« individualité » est affaire d'« esprit de foule ». Être un individu signifie être comme tous les membres de la foule – de fait, identique à tous les autres. En pareilles circonstances, quand l'individu est un « must universel » et la calamité de tout un chacun, le seul acte qui puisse rendre une personne différente et authentiquement individuelle serait d'essayer - comble d'ahurissement - de ne pas être un individu. À condition de pouvoir réaliser pareil exploit, cela va sans dire ; et aussi de pouvoir se résigner à affronter ses (si déplaisantes) conséquences... (Z. Bauman, 2016, 30-31).

Avec la mondialisation, la vie liquide engendre des individus assiégés puisque les changements ne font que les affecter, subissant ainsi "les nouveaux modes de la célébrité, les transformations de la culture ou encore la promotion de la sécurité comme valeur". Parlant de "célébrités", l'on peut soutenir qu'elles « sont elles aussi importantes parmi les personnes modernes liquides » (Z. Bauman, 2016, p. 82). En clair, « la société moderne liquide avance, avec son consumérisme endémique,



martyrs et héros battent en retraite » (Z. Bauman, 2016, p. 77). Dans cette société de désespérés, celle dite société mondialisée, « les personnes assiégées n'ont plus guère de choix en dehors de l'argument ultime : le sacrifice volontaire de leur propre vie – dans l'espoir de témoigner (même de façon terriblement déformée) de la valeur du mode de vie désormais tout à fait impossible à suivre et qui est sur le point de leur être nié à tout jamais » (Z. Bauman, 2016, p. 77). L'on passe sûrement à l'application d'un « code représentant la gestion de la pensée et du comportement humains » (Z. Bauman, 2016, p. 85).

Il s'ensuit que la mondialisation touche l'amour qui se liquéfie et pose des problèmes de liens entre les hommes. Les relations deviennent des sujets de conversation qui engage l'humanité à apprendre à "faire la quadrature du cercle" engendrant des individus-par-décret modernes liquides.

[Ainsi,] dans notre monde d'« individualisation » luxuriante, les relations sont à double tranchant. Elles constituent peut-être les incarnations les plus communes de l'ambivalence, les plus vives, les plus pénibles, celles que l'on ressent le plus profondément. C'est, pourrait-on dire, la raison pour laquelle elles sont bien ancrées au cœur de l'attention des individus-par-décret modernes liquides, sur la première ligne de leur ordre du jour personnel. [Il ressort que] l'incapacité à choisir entre attirance et répulsion, entre espoirs et craintes, rejailissait en incapacité à agir. (Z. Bauman, 2017, p. 6-7).

L'amour rentre dans le domaine de se doter "d'une bouche à écouter, quelqu'un avec qui converser pour que quelque chose se produise". « L'amour signifie suspendre la réponse, ou se retenir de poser la question. Transformer un autrui en la personne définie signifie rendre le futur indéfini. Consentir à l'indéfini du futur. Consentir à une vie vécue, de sa conception à sa fin, sur le seul endroit alloué aux humains » (Z. Bauman, 2017, p. 35). L'on entre dans l'engrenage de la boîte à outils de la socialité faisant de l'homme un Homo sexualis où le sexe constitue le premier ingrédient de sa dotation naturelle. Il est clair que « la culture est née de la rencontre des sexes. C'est dans cette rencontre que la culture a exercé pour la première fois son art créatif de la différenciation. Depuis, jamais la coopération intime de la culture et

de la nature en toute chose sexuelle n'a été suspendue, encore moins abandonnée » (Z. Bauman, 2017, p. 53).

### **Conclusion**

La mondialisation n'a fait qu'engager l'humanité dans une dimension particulière de son humanisation qui semble se solder par la flexibilité des rapports interhumains. Tout semble se liquéfier et s'engager sur la voie de l'instabilité. Le coût humain de la mondialisation est réelle puisqu'elle désorganise l'individu, assiège la société et met à mal la vie et l'amour. Elle donne à réfléchir et à se donner les moyens de se détourner de cette voie tracée qui ne profite pas réellement à l'humanité. Ces répercussions sur l'individu, la société, la vie, l'amour et le présent méritent d'être prises en considérations. Bauman, en tirant sur la sonnette d'alarme, perçoit vite le danger qu'est la mondialisation.

### **Références bibliographiques**

- BAUMAN Zygmunt (2007), *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, trad.fr L. Bury, Paris, Seuil.
- BAUMAN Zygmunt (2009), *L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?*, trad.fr Christophe Rosson, Paris, Climats.
- BAUMAN Zygmunt (2014), *La société assiégée*, trad.fr Christophe Rosson, Paris, Fayard/Pluriel.
- BAUMAN Zygmunt (2014), *Les riches font-ils le bonheur de tous ?*, trad.fr Christophe Jaquet, Paris, Armand Colin.
- BAUMAN Zygmunt (2015), *Le coût humain de la mondialisation*, trad.fr Alexandre Abensour, Paris, Fayard/Pluriel.
- BAUMAN Zygmunt (2016), *La vie liquide*, trad.fr Christophe Rosson, Paris, Fayard/Pluriel.

- BAUMAN Zygmunt (2017), *La vie en miettes. Expérience postmoderne et moralité*, trad.fr Christophe Rosson, Paris, Fayard/Pluriel.
- BAUMAN Zygmunt (2017), *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes*, trad.fr Christophe Rosson, Paris, Fayard/Pluriel.
- BEDIN Véronique (2011), *Philosophies et pensées de notre temps*, Paris, Seuil.
- BONI Kouadio (2006), *Discours sur l'impérialisme*, Abidjan, PUCI.
- CHARDEL Pierre-Antoine (2013), *Zygmunt Bauman. Les illusions perdues de la modernité*, Paris, CNRS Éditions.
- GEISRLBERGER Heinrich (2017), *L'âge de la régression*, Paris, Gallimard.
- SASSEN Saskia (2011), « Repenser la mondialisation » in *Philosophies et pensées de notre temps*, Paris, Sciences Humaines.